Mas-sacre

Critique du Soir

★★★ *(Avis de la rédaction)*

Soyez prévenus : si, après avoir vu « Mas-sacre », vous ne devenez pas végétarien, vous ne verrez, à tout le moins, plus jamais les cuisses de poulet dans votre assiette de la même façon. Maria Clara Villa Lobos fait fort, très fort, tranchant dans le lard de l'industrie alimentaire, avec une pièce volontiers provocante. La chorégraphe, qui avait déjà creusé les dérives de la société de consommation dans sa trilogie *M, XL et XXL,* se concentre cette fois sur la barbarie de l'élevage industriel, histoire de nous rappeler le contexte sanglant qui sous-tend nos coups de fourchette.

« Mas-sacre », c'est donc d'abord un jeu de mot, inspiré des débuts sulfureux du mythique ballet de Nijinski sur la musique de Stravinsky : « Le sacre du printemps ». L'accueil fut si scandalisé par cette ensemble hors-norme pour l'époque, que la presse le qualifia, en 1913, de « massacre du printemps ». Cent ans après, sur cette même musique de Stravinsky, Maria Clara Villa Lobos prend ce massacre au pied de la lettre, transformant les thèmes originaux d'adoration de la terre et de sacrifice pour les transposer à notre rapport contemporain à la nature, d'une aveugle inhumanité dans son exploitation alimentaire.

Les corps des danseurs sont d'abord engagés dans des gestes mécaniques, de plus en plus déréglés, évoquant l'infernal engrenage de l'élevage à l'abattage jusqu'à l'empaquetage des animaux. Tandis qu'à l'écran défile les images très explicatives de la barbarie à l'œuvre dans les abattages de masses, les danseurs, dans la blancheur immaculée de leur uniforme « sanitaire », manipulent sans manière, comme des automates, la chair de vrais poulets, roses et déplumés, prêts à être passés au four de nos confortables repas du dimanche. Sauf que peu à peu, le corps des danseurs adopte lui-même les mouvements de ces poulets malmenés.

Dans un tableau de toute beauté, le corps entièrement nu de Coral Ortega mime, sur un froid plan de travail en inox, un cadavre de poule manipulé en direct juste à côté. Soudain, la chair inerte de cet animal destiné aux rayonnages des supermarchés recouvre un soupçon d'humanité. Si la démarche de Maria Clara Villa Lobos s'avère fort démonstrative - on aurait aimé voir son propos à l'œuvre sans l'appui de vidéos parfois écrasantes – elle n'en recèle pas moins des moments puissants comme cette scène finale du sacrifice où l'un des danseurs, tout en surpoids mis à poil, est lui-même ficelé et pendu comme un cochon prêt à passer au brochet, en offrande au tout-puissant clown jovial d'une célèbre marque de hamburgers. Rodrigo Garcia, roi des dénonciations de la surconsommation à coups de symboles commerciaux et giclures de ketchup enragées, n'aurait pas mieux fait.

CATHERINE MAKEREEL